

Catherine SECQ

Le tuyau était percé



Une affaire pour
la commissaire
Bombardier

Catherine Secq

Le tuyau était percé

Une affaire pour la commissaire Bombardier, tome 11

© Catherine Secq, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1329-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avertissement et remerciements

Ceux d'entre vous qui connaissent bien cette série risquent d'être surpris en découvrant cette onzième histoire, différente des précédentes. Cette fois-ci, le pire n'a pas encore eu lieu et tout l'enjeu consiste à l'éviter. La mécanique de ce roman ressemble à celle d'un thriller dans lequel la tension est maintenue jusqu'au bout en suscitant, si possible, une certaine empathie vis-à-vis de la potentielle victime. Parallèlement, l'humour et la légèreté ne sont jamais loin avec la commissaire et ses acolytes. Rires et frissons n'étant pas vraiment compatibles, j'ai construit les chapitres plus drôles comme des respirations. L'alchimie qui fait qu'un livre plaît étant un équilibre subtil, c'est vous qui déciderez si le mélange des genres fonctionne ou si ce pari était trop osé.

Pour être tout à fait franche, cette histoire, je l'ai imaginée en 2016, bien avant de commencer à publier la série « Une affaire pour la commissaire Bombardier ». Son titre : « Parfois la vie ne tient qu'à une fleur ». Confié à une maison d'édition qui n'a mis en place aucune promotion de l'ouvrage, le roman n'a bénéficié que d'une courte existence sur les rayons des libraires. Pourtant, pour nombre d'entre vous, ce fut un coup de cœur, à commencer par mon amie Françoise Simon qui a été la toute première à m'inciter à persévérer dans mon travail d'écriture. C'est ce qui m'a motivée à publier à nouveau cette intrigue, mais en l'incluant dans la série qui connaît désormais un réel succès. Puisque, d'après Jules César, « refaire n'est pas recommencer », je confie à la commissaire Bombardier le soin de porter cette histoire aussi bien que les dix affaires précédentes à ce jour. Et, si je peux me permettre un conseil,

*Cette aventure n'est que pure fiction,
Tout droit sortie de mon imagination.
Ne cherchez pas l'arranègre, elle n'existe pas.*

Mes pensées vont à l'équipe formidable qui m'entoure depuis plusieurs années. Grâce à ses observations judicieuses, grâce à sa patience et à sa bienveillance, j'ai l'espoir et parfois le sentiment de progresser à chaque nouvelle parution. Christian, Eva, Fred, Odile, Sabrina, Sylvie : merci pour votre aide si précieuse. Bien sûr, je me dois de citer ma famille que j'adore et qui me soutient activement depuis le début de l'aventure. Elle sait combien je l'aime. Quant à vous, chères lectrices et chers lecteurs, comment vous exprimer ma reconnaissance ? Vos sourires quand nous nous rencontrons, vos petits mots

tellement sympas sont autant de rayons de soleil qui illuminent ma vie d'auteure.
À vous aussi je pense lorsque j'écris.

LA FIN DES HARICOTS
C'EST LE DÉBUT DES COQUILLETES
Auteur anonyme.

Autrement dit,
Ça peut toujours être pire !

Coup de bambou à Gaillac

Absolus, l'obscurité et le silence règnent en maître sur la chambre. Josiane Bombardier se retourne une énième fois dans ce lit trop grand, trop moelleux et qui ne grince même pas. Après un sommeil inhabituellement profond, son cerveau peine, pour une fois, à émerger. *Le monde s'est-il figé ? Et la vie sur Terre existe-t-elle toujours ? Les éboueurs qu'on adore suivre au rythme de leurs fréquents arrêts pour humer leurs effluves uniques ? Les véhicules d'urgence dont la sirène retentit si délicatement dans la nuit ? Les mobylettes des lève-tôt qui pétaradent de joie ? Auraient-ils tous disparu ?* N'y tenant plus, orpheline de son tintamarre matinal, qu'elle considère comme la plus réconfortante des sonneries, elle se résout à ouvrir un premier œil et devine le dos bien charpenté et immobile de son compagnon de nuit. Aussitôt, ses neurones se connectent, son corps se raidit et, d'un retournement rapide, elle se colle à la peau qui sent si bon, passe le bras sous la couette pour enlacer le torse bien plus érotique que la meilleure des bouillottes. Ses gesticulations ont pour effet de réveiller l'heureux propriétaire de cette musculature puissante. William Leprince effectue un quart de tour pour faire face à celle qui vient de le tirer de ses songes si agréables. Le visage tout chiffonné, les paupières encore lourdes, il lui sourit du mieux qu'il peut, le temps de récupérer lui aussi ses facultés.

— Déjà réveillée, ma chérie ? Mais quelle heure est-il donc ?

— Hum... Je ne sais pas trop. Je ne m'en rends pas bien compte. Ici, je manque de repères.

— Tu veux dire quoi ?

— Ben, je parle du gars du dessus qui descend l'escalier quatre à quatre car il est toujours en retard, ou de la voisine du rez-de-chaussée qui tire sa chasse d'eau toujours deux fois. Au premier bruit, je comprends qu'il est 05 h 45 et au second, six heures viennent de sonner. Je pense que, là, les six heures sont passées.

— Six heures du matin ? Ma parole, je rêve ! Je croyais qu'on était en vacances tous les deux et qu'on avait décidé ensemble de prendre un peu de bon temps.

— C'est ce qu'on fait, non ? Nous sommes encore couchés alors que le soleil est déjà levé, j'en suis sûre. Tu n'as pas envie de profiter de cette belle journée qui s'annonce ?

— Si, bien sûr, mais il est trop tôt ; j'ai besoin de ma dose de sommeil pour

être en forme. Au moins huit heures par nuit. Je sais que ce n'est pas ton cas, mais je pensais qu'en vacances, tu accepterais de te détendre et de changer un peu tes habitudes.

— Ah, ça non ! Ça m'énerve de rester au lit quand j'imagine tout ce qui m'attend et tout ce que je pourrais entreprendre. J'aurai tout le loisir de me reposer lorsque je serai morte.

— C'est un point de vue !

Josiane Bombardier se redresse et rejette en arrière les mèches rousses qui s'obstinent à lui obstruer la vue. Dans un inutile réflexe pudique, elle attrape un tee-shirt qui traîne là pour dissimuler sa nudité. Elle observe son amant, bâillant longuement, les yeux déjà refermés, et se penche vers lui.

— Tu sais, Will, nous avons tous les deux notre style de vie, nos manies. Hors de question de révolutionner cinquante ans d'existence sous prétexte qu'on s'aime. C'est comme si, comme si... tu voulais modifier la recette des crêpes Suzette sous prétexte que l'alcool t'est interdit.

À la riposte, succède une moue dubitative sur le visage du capitaine.

— Qu'est-ce que tu me chantes ? Ça n'a rien à voir !

— Je préfère te prévenir. Je n'ai pas l'intention de changer quoi que ce soit, pas plus dans ma personnalité que dans la tienne d'ailleurs.

— Je te remercie, ma chérie. En ce qui me concerne, ce ne sera pas nécessaire. N'est-ce pas toi qui m'as avoué un jour avoir eu beaucoup de chance de tomber sur un homme aussi parfait ?

— J'ai dit ça, moi ? Impossible ! Ou alors, j'étais sous l'emprise de quelque chose. En tout cas, je n'en ai aucun souvenir.

Cette première passe d'armes matinale a le mérite de réveiller complètement le tourtereau qui, regard subitement menaçant, se redresse d'un bond et plaque sa compagne en bloquant ses poignets pour l'immobiliser. La captive réagit, surprise et désarçonnée. Il s'ensuit une terrible scène de chatouilles qui finit par agacer les ressorts du lit. Quelques couinements animent désormais le silence ambiant, mais des deux bagarreurs, aucun ne les entend, trop occupés à s'amuser de ces ébats vifs et affectueux. Capitulant le premier face à sa proie qui se rebiffe, William Leprince se laisse retomber lourdement sur son oreiller moelleux. Toujours le sourire aux lèvres, il est heureux lorsqu'il tend son bras pour inviter sa chérie à se blottir contre lui. Elle répond aussitôt à sa proposition et pose son visage sur le torse duveteux et bronzé, prête à signer la paix. L'instant est savoureux. C'est William qui reprend la conversation.

— As-tu des nouvelles de ton protégé ? Est-il rentré ?

— C'est imminent d'après ce que je sais et tant mieux ! J'ai l'impression qu'il est parti depuis une éternité. Ce bougre m'a manqué plus que je l'imaginais.

— Tu t'es attachée à lui à ce point ?

— Que veux-tu ? Au cas où tu ne l'aurais pas intégré, je ne suis pas qu'une cheffe coriace et râleuse ; j'ai également un cœur. Ce gamin m'a touchée par son histoire. Il a beaucoup de mérite. Il en faut du courage pour faire fi d'un passé aussi douloureux et réussir à avancer. Retrouver sa grand-mère a été une première victoire. En comprenant qu'il n'était pour rien dans la séparation d'avec sa mère, je pense que ça lui a donné un début de confiance en lui et j'espère qu'il a commencé à s'aimer davantage.

— C'est possible. D'ailleurs, j'ai remarqué qu'il ne bégayait pratiquement plus.

— Ceci explique sûrement cela. À partir du moment où il a appris que sa mère ne l'avait pas abandonné, il s'est mis en tête de se rapprocher d'elle coûte que coûte. Ce gamin m'émeut ; tu n'imagines pas !

— Je comprends.

— Quand il a demandé à s'absenter pendant un mois complet pour s'envoler vers le Mexique, je n'ai pas pu m'empêcher de l'encourager dans sa démarche. Après coup seulement, j'ai réalisé que ça risquait de désorganiser le service. Tant pis, c'était trop tard. Je ne pouvais plus reculer.

— Finalement, vous vous en êtes bien sortis.

— Oui, nous avons bénéficié d'une bonne étoile. Août s'est avéré plus calme que d'habitude. À croire que les malfrats et les assassins de Paris avaient tous besoin de vacances ! Ils nous ont accordé un répit inespéré, cette année. Coup de chance !

— Comme tu dis ! Et sinon, sais-tu si Polo a contacté sa mère ?

— Oui. Ça, c'est vraiment la bonne nouvelle. Comme tu l'imagines, ça n'a pas été simple. D'après ce qu'il m'en a raconté au cours de nos rares échanges téléphoniques, il n'a réussi à la voir qu'au bout d'une dizaine de jours de recherches puis de négociations avec les sœurs du couvent où elle était recluse depuis des années. Elles étaient apparemment très méfiantes vis-à-vis de ce Français qui prétendait être le fils de celle que tout le monde là-bas appelle Violetta. Elles n'avaient jamais entendu parler d'une filiation et ça se comprend puisque la mère, elle-même, ignorait avoir un garçon, bel et bien vivant, quelque part en France. Comment aurait-elle pu le deviner d'ailleurs ? Est-ce que je t'ai dit que Violetta n'avait que seize ans à peine quand elle a accouché seule de ce bébé que l'on a cru mort-né ? Les grands-parents, sous le choc, se sont

débarrassés rapidement du petit corps, persuadés de rendre service à leur fille malade, affaiblie physiquement et psychologiquement. Toute la famille était convaincue que le poupon inerte n'avait pas survécu, mais le destin facétieux en avait décidé autrement. Polo a échappé à la mort.

— Visiblement, il a échappé à la mort, comme tu dis, mais sa venue au monde lui a laissé des traces profondes. Son mal-être, son manque d'amour et de confiance en lui l'ont poursuivi depuis son tout premier jour sur Terre.

— Oui, heureusement qu'il a été adopté par un couple uni et dévoué qui l'a élevé comme son propre fils. Il a bénéficié malgré tout de l'affection indispensable à sa construction. Il ne s'en est pas si mal sorti.

— Aujourd'hui, il doit être tellement soulagé de connaître sa mère biologique.

— D'un côté, c'est vrai, mais il m'a aussi confié qu'elle était très faible, malade et qu'elle nécessitait des soins importants. C'est une nouvelle responsabilité qui lui incombe.

— Je suis sûr qu'il s'en sortira. Il est plus solide qu'il n'y paraît, ton petit adjoint.

— Surtout depuis qu'il a rencontré l'amour en croisant la jolie Marianne. Ces deux-là étaient faits l'un pour l'autre. Ils forment un beau couple et Polo serait devenu un papa formidable selon sa compagne.

— Quand le revois-tu ?

— Son avion devrait atterrir très vite maintenant. Ses vacances se terminent à la fin du mois.

— Il rentre avec sa mère ?

— Oui, il a voulu la ramener en France pour s'occuper d'elle et la faire soigner dans les meilleurs hôpitaux de Paris.

— Et, qu'en est-il de son mariage avec Marianne ?

— Ils ont choisi, d'un commun accord, de décaler la date afin que Violette puisse participer à la fête. C'est une chouette décision. Ce sera tellement mieux ainsi. Et puis, des épousailles, tout le monde sait que c'est douloureusement cher. Après leur grand voyage en Amérique du Sud, ils vont devoir économiser.

— Quand devraient-ils se passer la bague au doigt, d'après toi ?

— Je l'ignore, mais j'imagine qu'ils vont peut-être devoir repousser la cérémonie de plusieurs mois, peut-être même d'une année. La santé fragile de la mère de Polo va sûrement nécessiter du temps et des soins lourds.

— En même temps, ce n'est pas bien grave.

— Je suis de cet avis. D'après Polo, « Quand on aime, c'est pour la vie ». Marianne et lui ont la fraîcheur des jeunes couples. Qu'ils gardent leurs illusions